

Pierre Larcher

Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, France

## La dérivation «pivot» en arabe classique, une fois encore

### Abstract

Under the name of ‘pivot derivation’, this article reconsiders a phenomenon known by Arab grammarians and lexicographers as well as by Arabists and Semitists: the derivation of a secondary lexical family from a primary one, via a morphologically ambiguous form. Through the examples of *ma‘īn*, *masīḥ* and *ma/isāḥa*, and a rereading of Mez (1906), it proposes several extensions of this type of derivation, made possible not only by homophony but also by homography or phonetic accidents, and compatible with the borrowing from other languages.

### Keywords

Classical Arabic; lexicology; morphology; pivot derivation; homophony; homography; phonetic accidents; borrowing.

### Résumé

Sous le nom de dérivation pivot, cet article revient sur un phénomène connu, aussi bien des grammairiens et lexicographes arabes que des arabisants et sémitisants: la dérivation d’une famille lexicale secondaire à partir d’une famille lexicale primaire, via une forme morphologiquement équivoque. Au travers des exemples de *ma‘īn*, *masīḥ* et *ma/isāḥa* et une relecture de Mez (1906), il propose plusieurs élargissements de ce type de dérivation, rendue possible non seulement par l’homophonie, mais aussi l’homographie ou des accidents phonétiques, et compatible avec l’emprunt.

### Mots-clés

Arabe classique; lexicologie; morphologie; dérivation pivot; homophonie; homographie; accidents phonétiques; emprunt.

## 1. Retour à *maʿīn*

Dans un article récent (Larcher, 2013), j'ai proposé d'appeler dérivation pivot le processus de formation, tout à la fois régulier et productif, d'une famille lexicale secondaire à partir d'une famille lexicale primaire, via une forme morphologiquement équivoque<sup>1</sup>. J'avais illustré ce processus par l'arabe *maʿīn*, dont il existe quatre occurrences dans le Coran. Ce mot peut être lu soit comme le participe passif (*mafʿūl*) d'un verbe *ʿāna-ya ʿīnu* transitif de sens «faire sourdre (l'eau)» et donc de sens «que l'on fait sourdre», soit comme un adjectif de forme *faʿīl* d'un verbe *maʿVna* (la voyelle est variable, selon les dictionnaires) de sens «sourdre» (en parlant de l'eau) et donc de sens «qui sourd». Il est raisonnable de penser que la famille '-Y-N, dont *ʿayn* «source» est le centre, est première, et la famille M-ʿ-*N* seconde et que c'est *maʿīn*, forme équivoque en ce qu'elle est rattachable aux deux, qui a permis le passage de l'une à l'autre, qui a servi de «pivot». Si l'équivocité formelle de *maʿīn* est une condition nécessaire du pivotement, elle n'en est pas une condition suffisante: pour expliquer celui-ci, j'ai fait l'hypothèse que la disparition de l'emploi transitif de *ʿāna* rend difficile une lecture de *maʿīn* comme *mafʿūl* et en facilite la relecture comme *faʿīl* d'un nouveau verbe *maʿVna*.

Ce faisant, j'exclus l'hypothèse faite par Jeffery (1938: 267) que *maʿīn* soit un emprunt à l'hébreu *maʿyān* ou au syriaque *maʿyānā* («source»)<sup>2</sup>. Mais Guillaume Dye (c.p.) m'a fait observer, en me renvoyant à *The Comprehensive Aramaic Lexicon*, disponible en ligne, qu'en syriaque même le mot pouvait être lu *mʿīnā*, qui constitue un étymon possible, voire probable pour *maʿīn*. D'autant que dans deux des quatre occurrences coraniques de *maʿīn*, celui-ci pourrait être lu comme un substantif de sens «source». C'est d'abord le cas dans Cor. 23, 50 *ʿilā rabwatin dāti qarārīn wa-maʿīnin*. Ici *maʿīn* est coordonné au nom *qarār*, formant avec lui le second terme d'une annexion dont le premier est *dāt* et le tout qualifiant *ribwa*. Blachère (1980: 371) traduit par «sur une colline tranquille et arrosée». Mais littéralement on aurait quelque chose comme «sur une colline ayant tranquillité et source». Ce pourrait être ensuite le cas dans Cor. 67, 30 *fa-man ya ʿīkum bi-māʿīn maʿīnin*. Mais ici les grammairiens-lecteurs ne lisent pas *maʿīn* comme le second terme d'une annexion dont *māʿ* serait le premier (i.e. *māʿi maʿīnin*), mais comme un adjectif qualifiant *māʿ*. Blachère (1980: 607) traduit par «qui donc vous donnera une eau pure?» et non «une eau de source».

<sup>1</sup> J'ai introduit le terme de dérivation pivot antérieurement (Larcher (2003[2012]: 105–106) et celui de pivot encore avant (Larcher 1999). Je les retiens, car ils font image. Mais ce type de dérivation est connue, sous des noms divers ou sans être nommé, par les arabisants d'une part, les grammairiens et lexicographes arabes d'autre part. Elle est souvent évoquée en linguistique historique et comparée à propos de la racine consonantique (bi- et/ou triconsonantique?), e.g. Kuryłowicz (1972), Zaborski (1991). C'est à la mémoire de ce dernier que je dédie cet article.

<sup>2</sup> Jeffery donne les mots en caractères hébraïques et syriaques, non en transcription.

Si les grammairiens-lecteurs lisent ainsi, c'est sûrement en raison des deux autres occurrences de *ma'īn* dans Cor. 37, 45 et 56, 18 *bi-ka'sin min ma'īnin*, traduit une fois par Blachère (1980: 476) par «des coupes d'une [boisson] limpide» et une autre (1980: 572) par «des coupes d'un limpide breuvage». *Ka's* étant un contenant, *ma'īn* désigne un contenu, mais il ne le désigne pas explicitement, mais seulement implicitement, en le qualifiant métonymiquement (métonymie du qualifiant pour le qualifié) comme une boisson ou un breuvage (aussi) purs ou limpides (qu'eau de source).

Si donc on fait l'hypothèse de *ma'īn* comme un emprunt au syriaque, on voit comment cet emprunt, au travers de ces quatre occurrences, est digéré, passant de la catégorie de substantif à celle d'adjectif. Dans ce passage, c'est Cor. 67, 30 qui joue le rôle d'intermédiaire, *mā' ma'īn* étant susceptible, en théorie sinon en pratique, des deux lectures *ma'i ma'īnin* «eau de source» et *mā'in ma'īnin* «eau source»: on peut dire en effet que, dans ce passage, l'arabe suit le chemin inverse du français, qui a substantivé ce qui, au départ, est le participe passé du verbe intransitif *sourdre*. Et toujours si l'on suit la piste syriaque, il faut élargir la notion même de dérivation pivot qui n'est plus ici strictement intralinguale, mais plus exactement interlinguale, même si *ma'īn* en arabe même pourrait être lu comme *maf'il*, c'est-à-dire comme un nom de lieu à rattacher au verbe *'āna-ya'īnu* dans le sens de «sourdre» (en parlant de l'eau) ou encore d'«arriver à une source».

## 2. *al-masīh*

Un tel élargissement est de toute façon nécessaire dans un cas comme celui, jadis étudié par Hayek (1962) et, plus récemment, par Dye et Kropp (2011), de *al-masīh*, qui fait en arabe le nom du Christ (Messie). Celui-ci est et ne peut être qu'un emprunt au syriaque *mšīhā(o)*. Mais l'arabe semble avoir emprunté ici et le mot et son sens, i.e. «oint (du Seigneur)». Le mot a été relu comme un *fa'īl bi-ma'nā maf'ūl*, c'est-à-dire un *fa'īl* ayant le sens du participe passif, donnant naissance au verbe *masaḥa* «oindre». Bien sûr, l'influence du syriaque a joué, où existe un verbe *mšh* «oindre» et où *f'īl* est la forme normale du participe passif. Mais le facteur qui, selon nous, rend possible le développement d'une nouvelle famille lexicale en arabe, c'est qu'*al-masīh* n'est pas un emprunt brut, simplement adapté à la phonologie de l'arabe, mais un emprunt arabisé, c'est-à-dire intégré à la morphologie de l'arabe: même si *maf'ūl* est la forme normale du participe passif, il n'en existe pas moins un grand nombre de *fa'īl* de ce sens, i.e. *qaṭīl* «tué», *ḡarīh* «blessé» etc. A toutes les étapes de sa longue histoire, l'arabe a ainsi emprunté des mots à une autre langue, mais qui, via une de leurs formes, ont été eux-mêmes à l'origine d'une nouvelle famille lexicale en arabe. J'ai jadis cité (Larcher, 1999) *mangānīq* «mangonneau», emprunt au

grec *magganon*, mais qui via son pluriel *maḡāni/īq*, a donné naissance au verbe *ḡan(n)aqā* «tirer avec un manganon». Le pluriel, tout en étant celui d'un mot étranger, est en même temps une forme de l'arabe (*mafā'i/īl*), où le *mīm* devient un augment et le *nūn* disparaît, faisant ainsi des trois autres consonnes des radicales. Ces cas relèvent donc bien de la dérivation pivot «élargie».

### 3. De *sāḥa* à *masaḥa* via *ma/īsāḥa*?

Une partie des auteurs médiévaux étaient parfaitement conscients qu'*al-masīḥ* était un mot d'origine étrangère, comme on peut le lire à l'article M-S-Ḥ du *Lisān al-'Arab* (III, 480) d'Ibn Manẓūr (m. 711/1311):

«al-Azharī<sup>3</sup> a dit: le nom du Christ a été arabisé dans le Coran sur *masaḥa*, mais c'est dans la Bible *mašīḥā*, qui a été arabisé et transformé, tout comme on a dit Mūsā, alors que son origine est Mūšā» (*qāla al-Azharī 'u'riba ism al-masīḥ fī al-Qur'ān 'alā masaḥa wa-huwa fī al-Tawrah mašīḥā fa-'urriba wa-guyyira kamā qīla Mūsā wa-'ašluhu Mūšā*).

Mais une autre partie de ces auteurs proposaient des étymologies purement arabes. Parmi celles proposées, une retient l'attention: *wa-qīla summiya bihi li-'annah kāna sā'īḥan fī al-'arḍi lā yastaqirru* «on a dit: il a été nommé ainsi, parce qu'il allait par la terre, sans se fixer». Cette étymologie, sans doute attirée par Cor. 9, 2 *fa-sīḥū bi-l-'arḍi* («allez par la terre»), est moins intéressante en elle-même que parce qu'elle atteste, chez ceux qui la proposent, du sentiment d'une relation entre deux familles, S-Y-Ḥ d'une part et M-S-Ḥ d'autre part. Cette relation est aujourd'hui bien symbolisée par le mot *مساحة*, sur le sens duquel on n'hésite pas («surface, superficie»), mais sur la lecture duquel on hésite: *masāḥa* ou *misāḥa*? Dans le premier cas, il est un *maf'ala*, c'est-à-dire un nom de lieu rattaché au verbe *sāḥa-yasīḥu* (ou *yasūḥu*)<sup>4</sup>; dans le second un *fī'āla*, c'est-à-dire un nom d'action rattaché au verbe *masaḥa* «arpenter». Certes, là encore, un verbe *mšḥ* («mesurer») existant en syriaque, on pourrait imaginer un simple emprunt de l'arabe, l'arabisation permettant le développement d'une nouvelle famille lexicale (*mash* et *misāḥa* «arpentage», *massāḥ* «arpenteur») et, dans un second temps, via l'équivoque graphique de *مساحة*, un rapprochement, qui ne serait qu'une fausse étymologie, avec *masāḥa*, nom de lieu de *sāḥa-*

<sup>3</sup> Auteur (m. 370/980) du *Tahdīb al-luḡa*, une des principales sources du *Lisān al-'Arab*.

<sup>4</sup> Les dictionnaires anciens (e.g. *Lisān al-'Arab*), ainsi que Wehr (1976), ne connaissent que *sāḥa-yasīḥu*. En revanche un dictionnaire moderne comme Reig (1983) donne *sāḥa-yasūḥu*. Wehr (1976) donne cependant pour *sā'ih* les deux pluriels *suyyāḥ* et *suwwāḥ*. Ce dernier, peut-être dû à une attraction paradigmatique, a pu servir de pont entre *sāḥa-yasīḥu* et *sāḥa-yasūḥu*.

*yasīhu*. Rapprochement qui aurait déterminé l'évolution sémantique de *masāha* («espace parcouru») en direction de «surface, superficie».

Mais on pourrait aussi imaginer l'inverse: partir de *masāha*, relu en *misāha* et donnant naissance à un nouveau verbe *masaha*. Comme pour *ma'in*, on pourrait dire alors que l'arabe a parcouru le chemin inverse d'*arpenter*. En français, *arpenter* étant dérivé de *arpent*, ancienne mesure agraire, le sens technique («mesurer la superficie des terres par toute mesure agraire») est premier et propre, le sens non technique («parcourir à grands pas, à grandes enjambées») second et figuré<sup>5</sup>. En arabe, ce serait le verbe *sāha-yasīhu* qui, du fait d'une analogie de mouvement et via la forme graphiquement équivoque *مساحة*, aurait donné naissance au nouveau verbe *masaha*.

Mais il semble possible de répondre à la question de savoir dans quel sens la relation doit être ordonnée: *masāha* est en fait inconnu des grands dictionnaires arabes anciens (e.g. *Lisān al-'Arab*). Le dictionnaire de Lane, à S-Y-Ḥ (IV, 1482), donne *masāh* et *masāha* en indiquant: «the latter of the measure *maf'ala*, from *al-siyāha*», ajoutant entre crochets «each app[arently] meaning *A place of siyāha*, or *journeying*». Non seulement il ne renvoie à aucun dictionnaire ancien, mais encore n'est pas sûr du sens de *masāh(a)* qu'il déduit de leur forme! En revanche Kazimirski (qui écrit dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, donc avant Lane) connaît (I, 1174) *masāh* et *masāha* pour lesquels il donne les sens: «1) Voyages continuels à travers le monde; 2) Pays; 3) Dimension», ajoutant '*ilm al-misāha* «géométrie», qu'il donne également à l'article M-S-Ḥ sous la forme '*ilm al-misāha* dans le même sens de «géométrie».

Il faut donc croire que *masāha* n'est qu'une «mauvaise» lecture pour *misāha*, conduisant, par suite, à une fausse étymologie<sup>6</sup>. Mais cette fausse étymologie a été anticipée par celle, non moins fautive, d'*al-masīh* à partir de *sāha-yasīhu* et même si, là, se pose le problème de la forme pivot. A l'article Ṣ-Y-Ḥ du *Lisān al-'Arab* (II, 251) on peut lire:

«*wa-qad sāha*: et de là vient le Messie fils de Marie, sur lui le salut! Selon certains dires, il s'en allait par la terre et où que la nuit le saisît, il alignait ses pieds et priaît jusqu'au matin et s'il en va ainsi, c'est un *maf'ūl* ayant le sens de *fā'il*» (*wa-qad sāha wa-minhu al-masīh ibn Maryam 'alayhi al-salām fī ba'd al-'aqāwīl kāna yaḍhabu fī al-'arḍ fa-'aynamā 'adrakahu al-layl ṣaffa qadamayhu wa-sallā ḥattā al-ṣabāh fa-'idā kāna ka-dālika fa-huwa maf'ūl bi-ma'nā fā'il*)<sup>7</sup>.

<sup>5</sup> Les paraphrases sont celles données par le dictionnaire *Le Petit Robert*.

<sup>6</sup> «Mauvaise» lecture sans doute favorisée par les réalisations dialectales du terme, où il y aura syncope de la voyelle brève de la 1<sup>re</sup> syllabe, cf., par exemple, Madouni-La Peyre (2003: 487): «*msāha* [...] surface plane, grande place, esplanade». Wehr (1976: 446) ne connaît pas *masāh(a)*, mais seulement (p. 907) *misāha*.

<sup>7</sup> Dans le même article, la *siyāha* apparaît comme un mixte d'érémisme et de gyrovagisme. Elle est d'abord définie comme «aller par la terre pour le service [de Dieu] et se faire moine» (*al-dahāb*

On ne voit pas comment un participe passif pourrait avoir le sens du participe actif! On peut certes faire de *masīḥ* un *fa'īl* lié au verbe *masaḥa* intransitif (*maṣḍar musūḥ*), signalé par *Lisān al-'Arab* (*wa-masaḥa fī-l-'arḍ*: c'est la même construction qu'avec le verbe *sāḥa*) ou même transitif comme le voulait Abū al-'Abbās (i.e. al-Mubarrad, m. 286/900) cité par *Lisān al-'Arab*: *summiya masīḥan li-'annahū kāna yamsaḥu al-'arḍa 'ay yaqṭa'uhā* («il a été nommé *masīḥ*, parce qu'il parcourait la terre») et qui a le même sens que l'*arpenter* figuré du français: il y a quelques *fa'īl*, liés à un verbe d'action, éventuellement transitif, qui n'ont pas un sens passif, mais un aspect accompli, e.g. *daḥīl* «intrus». Mais cela ne nous dit toujours pas comment on passe de *sāḥa* à *masaḥa*...

De l'histoire que nous venons d'esquisser, deux leçons se dégagent: 1) les fausses étymologies font partie de l'histoire d'un lexique: ainsi, pour un francophone, même lettré, *éconduire* fonctionne comme un dérivé de *conduire* (i.e. «conduire hors de, d'où congédier»), alors qu'étymologiquement il n'est pas issu du latin *conducere*, lui-même dérivé de *ducere* («mener»), étymon du français *conduire*, mais de *condicere* («convenir»), lui-même dérivé de *dicere* («dire»); 2) l'équivocité graphique constitue un nouvel élargissement de la dérivation pivot. C'est l'équivocité graphique qui explique par exemple que, dans la langue ancienne, *ḥatam* («sceau») et *ḡahāz* («équipement») soient relus *ḥātim* et *ḡihāz* et, dans la langue moderne, *saffāfiyya* («transparence») et *'ahīṣṣā'ī* («spécialiste») *ṣafāhiya*, forme de *maṣḍar* (e.g. *karāhiya*), et *'ihṣā'ī*. Bien sûr, il s'y ajoute l'attraction paradigmatique et le principe *lectio facilior potior*.

#### 4. Relire Mez (1906)

Fort de cette dérivation pivot élargie, on peut alors relire Mez (1906). Mez donne une liste de *verba primae s* (I), *h* (II), *'* (III), *n* (IV) et *ṭ* (VI) et *verba secundae t* (V), c'est-à-dire de verbes à première radicale *s*, *h*, *'*, *n* et *ṭ*<sup>8</sup> et seconde radicale *t*, qui ont en commun d'être des verbes «secondaires» dont la première radicale (ou, en un cas, la seconde) est l'augment (ou l'ancien augment) d'un verbe «primaire» de type redoublé, creux ou défectueux. Mez

*fī al-'arḍi li-l-'ibāda wa-l-tarahhub*), puis comme «le fait de se mettre à l'écart des villes et d'aller par la terre» (*muḥāraqat al-'amṣār wa-l-ḡahāb fī al-'arḍ*) ou encore «de se mettre à l'écart des villes et d'habiter les déserts» (*muḥāraqat al-'amṣār wa-suknā al-barārī*). Entre les deux, on trouve le *ḥadīṭ* «pas de *siyāḥa* en islam» (*lā siyāḥa fī al-'islām*). L'étymologie *masīḥ* < *sāḥa-yasīḥu* est donc en quelque manière polémique. C'est aussi ce qui explique la réinterprétation métonymique de Cor. 9, 112 *al-sā'ihūna* comme... *al-ṣā'imūna* («les jeûneurs», *Tafsīr al-Ġalālayn*, p. 167), contre l'évidence (i.e. «les errants, les pèlerins»).

<sup>8</sup> Mez suppose une forme quadrilittère *ṭaf'al*, hypothèse que nous laisserons (prudemment) ici de côté.

n'indique cependant pas, dans le détail, comment le passage du verbe primaire au verbe secondaire a pu se faire, sauf pour les verbes à première radicale *h*, par lesquels nous commencerons.

#### 4.1. Verbes à 1<sup>re</sup> radicale *h*

Mez renvoie à la fois à Nöldeke (1897: 28) et au *Tāğ al-'Arūs* qu'il cite: «Die Araber sagen zwar *harāḥa* statt *'arāḥa*, *harāda* statt *'arāda*, *haqāma* statt *'aqāma*, aber niemals *hakrama* statt *'akrama*, *ha'lama* statt *'a'lama*»<sup>9</sup>. Il commente: «De telles formes étaient, nommément quand via des suffixes de flexion l'accent tonique sur la seconde syllabe était retiré, prédestinées de ce fait à se simplifier en verbes à première radicale *h*» (*Solche Formen waren, namentlich wenn durch angehängte Flexionssilben der Ton auf die zweite Silbe zurückgenommen wurde, dazu prädestiniert, zu dreikonsonantigen Verben primae h vereinfacht zu werden*).

En fait, ce n'est pas l'accent tonique sur la seconde syllabe qui est «retiré» quand on ajoute des suffixes de conjugaison, mais la voyelle longue de la deuxième syllabe qui se retrouve en syllabe fermée, ce qui entraîne son abrégement: *harāqtu* > *haraqtu*. Et c'est cet abrégement qui permet la réanalyse de *haraqtu*, non plus comme une forme fléchie de *harāqa*, mais d'un nouveau verbe *haraqqa*, soit: *harāqa* > *haraqtu* > *haraqqa*<sup>10</sup>. Une telle réanalyse n'aurait cependant pas eu lieu si l'ancien préfixe factitif *h* n'avait été remplacé par le nouveau *'*, soit *'arāqa*, les deux verbes ayant le sens de «verser, répandre», par rapport à un verbe de base *rāqa*, ayant celui de «être versé, répandu».

L'histoire ne s'arrête pas là puisque l'on note aussi l'existence d'un verbe *'ahrāqa*, qui apparaît comme le croisement de *harāqa* et de *'arāqa* et qui donne, via certaines de ses formes conjuguées comme *'ahraqtu*, naissance à un nouveau verbe *'ahraqa*. C'est la seule manière d'expliquer que le lexique ancien de l'arabe enregistre à la fois *haraqqa* et *'ahraqa* dans le même sens de «répandre» et non dans la relation de verbe de base à verbe factitif<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Voici la citation exacte du *Tāğ al-'Arūs* (27, 19) d'al-Zabīdī (m. 1205/1791): *'innahu sumi'a min al-'Arab qawluhum fi 'arāḥa māsiyatahum harāḥa wa-fi 'arāda harāda wa-fi 'aqāma haqāma wa-lam yaḡkurūhu fi šay' min al-šahīḥ 'ašlan lam yaqūlu fi 'a'lama maḥalan ha'lama wa-lā fi 'akrama hakrama* («On a entendu des Arabes dire, au lieu de *'arāḥa māsiyatahum* (ils ont fait paître leur troupeau) *harāḥa*, au lieu de *'arāda harāda* et au lieu de *'aqāma haqāma*, mais ils n'ont rien mentionné de tel s'agissant de ce qui est originellement sain, n'ayant pas dit, au lieu de *'a'lama* par exemple, *\*ha'lama*, ni, au lieu de *'akrama*, *\*hakrama*»).

<sup>10</sup> C'est exactement l'explication de Vollers (1906: 191).

<sup>11</sup> La même chose peut être dite de l'insolite *muḥṭi'na*, apparaissant à trois reprises dans le Coran (14, 43, 54, 8 et 70, 36). Il peut être rattaché soit à un verbe *\*haṭā'a*, soit à un verbe *\*aḥṭā'a*, donnant naissance, le premier à un verbe *'haṭa'a* et le second à un verbe *'aḥṭa'a*, de même sens.

#### 4.2. Verbes à 1<sup>re</sup> radicale s

Mez voit deux voies de passage, soit à partir de *X istaf'ala*, soit à partir de *saf'ala*, ancienne forme factitive, parlant en ce cas de «direkt verkürztes *saf'ab*» («*saf'al* directement abrégé»), ce qui, pour le coup, constitue un raccourci, ne tenant pas compte qu'il y a ici passage d'une forme à l'autre, n'ayant pas la même structure syllabique.

A cette réserve près, il n'est pas douteux qu'on doive rapprocher *salqā* et *salaqa*, qui ont le même sens de «jeter quelqu'un à la renverse» et qu'il est facile de passer de l'un à l'autre, via certaines des formes conjuguées du premier, comme *salqat* et *salqaw*, qui peuvent être relues comme *salaqat* et *salaqū*, dont elles sont homographes et, éventuellement, homophones, avec syncope de la voyelle brève de la deuxième syllabe, comme en mainte variété de l'arabe (cl. *fa'alat* vs dial. *fa'lat*). Il en va de même de *saṭaha* «étendre», dérivable de \**saṭhā*, ancien factitif de *ṭahā* «s'étendre», via des formes telles que \**saṭhat* et \**saṭhaw*, relisibles comme *saṭahat* et *saṭahū*. Il en va de même encore de *sağara* («remplir d'eau une rivière») dérivable de *ğarā* («couler», en parlant d'une rivière), via un ancien factitif \**sağrā* («faire couler (une rivière)»). Il en va de même de *sadala* («laisser pendre (une robe ou une chevelure)»), dérivable de *dalā*, via un ancien factitif \**sadlā*, mais ici il faut postuler, à côté du *dalā* transitif de sens «faire descendre (un seau dans le puits, i.e. le laisser pendre)», d'un *dalā* intransitif de sens «pendre» (i.e. «être suspendu»). L'hypothèse en est de toute façon nécessaire, si l'on veut comprendre l'existence de II *dallā* et IV *'adlā*, qui ne peuvent être que les factitifs de ce *dalā* intransitif<sup>12</sup>...

En revanche, il paraît inutile de rapprocher *sabaqa* «devancer» de *istabqā*: ce dernier est un moyen de *'abqā*, lui-même factitif de *baqiya*. Il vaut mieux, avec Fleisch (1979: 282), dériver *sabaqa* de *sa + baqiya*, c'est-à-dire d'un ancien factitif de *baqiya*, soit \**sabqā* («faire rester (en arrière)»), d'où, par métonymie, «devancer»), via certaines de ses formes comme *sabqat* et *sabqaw*, relisibles comme *sabaqat* et *sabaqū*.

De même, on ne peut rapprocher *sakana* «bleiben» de *istakana/istakāna*, cas que nous avons étudié (Larcher, 2012). *Istakāna* n'existe que comme doublet rare de *takawwana* ou bien il est à rapprocher de *miskīn*, amenant *istakāna* du côté non de K-W-N, mais de K-Y-N. Là encore, il vaut mieux, avec Fleisch (1979: 282), rapprocher *sakana* de *sa + kāna*. Néanmoins un *sakana* issu d'un

<sup>12</sup> Les choses ne sont peut-être pas aussi simples. En effet I et II ont à la fois le sens de «faire descendre» et «faire remonter» (un seau dans le puits), ce qui suggère une origine dénominate (i.e. < *dalw* «seau») et donc une paraphrase «faire ce que l'on fait avec un seau dans un puits». En revanche IV *'adlā* semble n'avoir que le sens de «faire descendre (un seau dans un puits), ce qui suggère un \**dalā* intransitif, apparemment non attesté, mais assurément concevable, beaucoup de verbes de base en arabe ancien ayant un double emploi transitif et intransitif, le premier étant en quelque sorte le factitif du second.

ancien \**sakāna*, factitif de *kāna*, devrait avoir le sens d'«immobiliser», non d'«être immobile». On pourrait postuler, sur le modèle de '*astā'a*, variante de '*aṭā'a* («obéir») signalée par Sībawayhi (m. 179/795?) dans le *Kitāb* (I, 25) un \*'*askāna*, croisement de l'ancien et du nouveau factitifs de *kāna*, i.e. \**sakāna* et \*'*akāna*, donnant '*askana* et, par dérivation régressive, *sakana*<sup>13</sup>.

De même comment arrive-t-on à *sahufa* («leichtsinnig sein») à partir de X *istahaffa* («leicht nehmen»)? Huehnergard (2014: 11) met sur la voie d'une solution, en écrivant: «*s-h-f* 'leichtsinnig sein' from form X *h-f-f* 'leicht nehmen' reanalyzed as for VIII of *s-h-f*». Ce faisant, Huehnergard fait dire à Mez plus qu'il ne dit, même s'il est probable qu'il ne fait que rétroprojeter ce que Mez lui-même dit de X *ista'arra*, réanalysé en VIII *ista'ara*, en notant qu'on peut aussi bien dire *ista'arrat-hu* que *ista'arat-hu al-ġarab* (*es brannte ihn die Räude* «la gale l'a démanché»). Mez donnant les deux formes en caractères arabes, on note tout de suite qu'elles sont homographes. On a déjà évoqué ci-dessus le rôle de l'homographie dans la dérivation pivot et on la retrouvera ci-dessous.

S'agissant d'un verbe redoublé, il y a homographie de certaines des formes de X avec certaines des formes d'un VIII s-R1-R2, très exactement toutes celles qui ont pour radical R1V-R2-R2 (et non R1-R2V-R2). Mais il y a non seulement homographie, mais encore homophonie, pour l'une de ces formes à la pause, la 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier: la voyelle brève est éliée et le cluster consonantique CVCC qui en résulte devient CVC, soit: *istahaffa* > *istahaff(a)*. Cela laisse cependant entière la question de savoir comment on passe de ce VIII \**istahafa* au verbe d'état *sahufa*. Si *istahafa* est une variante de *istahaffa*, on peut alors imaginer qu'en a été dérivé régressivement un IV '*ashafa*, *istahafa* étant à '*ashafa* dans la même relation que *istahaffa* à '*ahaffa*, celle d'un «troatif» moyen à un «troatif» tout court, de sens «trouver léger». *Lisān al-'Arab* (II, 114, art. S-Ḥ-F) enregistre un IV '*ashafa*, se disant d'un homme, paraphrasé par *raqqa māluhu wa-qalla* («son avoir est mince et de peu»)¹⁴. Ce qui suggère que le point de départ n'est pas le X *istahaffa* transitif, de sens «troatif», moyen d'un IV également transitif et lui-même «troatif» du I *haffa* («être léger»), mais plutôt un X intransitif de sens comportatif «se montrer léger (en quelque chose)», lui-même moyen d'un IV «deventif» de sens «[se] faire, devenir léger (en quelque chose)»¹⁵.

Cet exemple montre en même temps les limites de l'exercice. Il faut savoir résister à la tentation de voir dans toute famille lexicale dont l'une des radicales est en même temps l'augment d'une autre le produit d'une dérivation pivot. Ainsi, faut-il vraiment rapprocher, comme le fait Mez, *istabāta* («Nachtquartier suchen»)

<sup>13</sup> Dans la mesure où on a quelques verbes croisant les anciens factitifs en *h* et en *s* et le nouveau en '*h*, on pourrait se demander si ces formes hybrides ne sont pas, en diachronie, transitionnelles...

<sup>14</sup> Ce dictionnaire indique que cette famille lexicale se dit certes spécialement, mais non exclusivement de la «minceur» (*riqqa*) d'esprit.

<sup>15</sup> «Troatif» et «deventif» sont la terminologie de Larcher (2012[2003]: 68–69 et 70–71).

et *sabata* («ruhen») ? Ces paraphrases suggèrent que X est le moyen («se faire donner un gîte») d'un IV *'abāta* («donner un gîte»), lui-même factitif d'un I *bāta* («avoir un gîte»), réinterprété en VIII *\*istabata*, moyen d'un I *sabata* («se reposer»). Ce dernier n'est-il pas en fait un dérivé de *sabt* («samedi») de sens «faire le sabbat», autrement dit un emprunt à l'araméen, d'où, par métonymie, «se reposer»?

#### 4.3. Verbes à 1<sup>re</sup> radicale '

' étant le préfixe factitif qui l'a emporté en arabe, il est certain que le passage de *šāba* («sich vermischen») à *'ašaba* («mischen»), pour prendre le premier des exemples donnés par Mez, se fait de la même façon qu'avec les deux autres préfixes factitifs *s* et *h*, i.e. via des formes conjuguées de *\*'ašāba*, factitif de *šāba*. Notons cependant que si *Lisān al-'Arab* (I, 65, art. 'Š-B) connaît un *'ašaba* transitif de sens «mélanger» (*ḥalaṭa*), auquel correspond une diathèse *'ašiba* («se mélanger»), se disant spécialement de l'entrelacs des branches d'un arbre, il ne connaît (II, 378, art. Š-W-B) qu'un *šāba* lui-même transitif, également paraphrasé par *ḥalaṭa*, et auquel correspondent deux réfléchis VII *inšāba* et VIII *ištāba* («se mélanger»). Ce n'est pas réhibitioire. Il a pu exister un emploi intransitif de *šāba*, auquel correspondait un factitif *'ašāba*, qui ont disparu, suite au passage de *\*'ašāba* à *'ašaba* et même si, s'agissant d'un verbe de base connaissant un double emploi intransitif et transitif, c'est plutôt l'emploi transitif qui disparaît, remplacé par des factitifs dérivationnels (cf. en 1. l'exemple de *'āna-ya 'īnu*).

#### 4.4. Verbes à 1<sup>re</sup> radicale n

Mez ne leur voit logiquement qu'une seule origine possible, la forme VII *infa'ala*, mais sans entrer dans les détails. Or, comment passe-t-on, par exemple, de *ḡāza* «durchschreiten» («traverser») à *nḡz* «an's Ende kommen, durchführen»? Le premier sens («venir à terme») correspond à l'emploi intransitif de *naḡaza* (également *naḡiza*) et le second («accomplir quelque chose») à son emploi transitif. Un verbe VII intransitif n'est concevable que comme corrélat résultatif d'un verbe de base transitif. Il existe bien une emploi transitif de *ḡāza*: «traverser quelque chose». On peut donc concevoir un *\*inḡāza* «être traversé», et, par métaphore, «être accompli». Une forme de ce verbe, l'inaccompli apocopé *\*yanḡaz*, peut être relue comme celui d'un verbe *naḡa/iza*. Il est probable que la diathèse moyenne est première, qu'elle soit formelle (*naḡiza*) ou syntaxique (*naḡaza* intransitif), et la diathèse active (*naḡaza* transitif) seconde. En tout cas, c'est l'existence des deux diathèses *naḡaza* et *naḡiza* et/ou du double emploi de *naḡaza* qui permet de comprendre qu'on ait, dans le même sens, *naḡaza-hu* et *'anḡaza-hu*: ce dernier est le factitif de *naḡiza* ou du *naḡaza* intransitif. En parlant d'inaccompli apocopé, nous avons fait référence à la variété dite classique

de l'arabe. Mais il est clair que dans le cas d'un verbe creux il s'agit plus généralement de l'abrégement d'une voyelle longue en syllabe fermée, dont la création résulte d'une apocope ou d'une syncope, et touchant aussi bien l'arabe classique que les variétés dialectales. Mez (1906: 254) note lui-même que «in Spanien früh *ḥatara* aus *ih̄tāra* geworden ist»: le passage de *ih̄tāra* («choisir») à *ḥ(a)tar(a)* ne peut se faire que via des formes telles que (*i*)*ḥtart*-...

#### 4.5. Verbes à 2<sup>e</sup> radicale *t*

Le *t* étant ici 2<sup>e</sup> radicale, Mez voit comme point de passage entre le verbe primaire et le verbe secondaire la forme VIII du premier: dans cette forme l'augment *t* est infixé entre la première et la deuxième radicales, celle-ci devenant la troisième radicale du verbe secondaire. On s'intéressera ici au cas de *i'tadda* et *'atuda* («fertig sein»), qui a déjà retenu notre attention (Larcher 2008). Côté '-D-D, on a le nom *'udda*, qui semble être la base des deux verbes II *'addada* et IV *'a'adda* «préparer», auxquels correspondent les deux dérivés en *t*- V *ta'addada* et X *ista'adda* «se préparer»<sup>16</sup>. On a également VIII *i'tadda*. Mais alors que Kazimirski (II, 187) ne connaît qu'un emploi intransitif de ce verbe de sens «être préparé», *Lisān al-'Arab* (II, 703, art. '-D-D) n'en connaît qu'un emploi transitif de sens «préparer quelque chose». Lane, quant à lui, en donne à la fois l'emploi transitif (V, 1969) de sens *I made it ready or prepared it, or provided it* et l'emploi intransitif (V, 1970) de sens *He made himself ready, prepared himself, or became in a state of preparation*. Côté '-T-D, on a le verbe de base *'atuda* «être prêt», les verbes factitifs II *'attada* et IV *'a'tada* «préparer». Au premier sont liés le nom substantif *'atād* («appareil») et les noms adjectifs *'atad*, *'atid* et *'atīd* («prêt»). On note que *'a'tada* est homographe de *i'tadda*. S'il existe un emploi transitif de *i'tadda*, *i'tadda-hu* peut être relu en *'a'tada-hu*, les deux verbes ayant le même sens: c'est l'hypothèse que nous avons faite pour *ittahama-hu* relu en *'athama-hu*, les deux verbes ayant le sens d'«accuser quelqu'un» (Larcher 2012[2003]: 105–106). Mais s'il n'existe qu'un emploi intransitif, une relecture de *i'tadda* en *'a'tada* devient impossible, compte tenu que le premier signifie «être préparé» et le second «préparer». En revanche, on pourrait imaginer qu'une forme de ce verbe, spécialement son participe *mu'tad(d)* («préparé»), a été relu comme le participe passif d'un verbe *'a'tada* («préparer»), donnant naissance, par dérivation régressive, à un verbe d'état *'atuda* («être prêt»). Mais il existe un autre cheminement possible, qu'on devine à l'œuvre dans le corpus coranique.

Dans le Coran sont attestés les verbes *'a'adda* et *'a'tada*. Si l'on observe, en se référant à 'Abd al-Bāqī (1324H) que: 1) le verbe *'a'tada* n'apparaît que sous les formes conjuguées *'a'tadnā* (13 fois) et *'a'tadat* (1 fois); 2), inversement,

<sup>16</sup> Dans la langue moderne, on emploie IV et X dans le sens de («(se) préparer»), II et V étant reliés à *'adad* («nombre») et *'idda* («multitude»).



Il ne faudrait pas croire pour autant que les verbes à 1<sup>re</sup> radicale ' ou *w* ne produisent que des dérivés secondaires à 1<sup>re</sup> radicale *t*. Ainsi pour «scier», on a *'ašara*, *našara* et *wašara*. *'ašara* et *wašara* apparaissent comme deux variantes du même verbe, liées à la façon dont est traité le ', comme le voit parfaitement bien *Lisān al-'Arab* (III, 930, art. W-Š-R): *wašara al-ḥašaba wašran bi-l-mīšār ġayr mahmūz [...] wa-l-mi'sār mā wuširat bihi wa-l-wašr luġa fī al-'ašr* («scier le bois à la scie (*mīšār*), sans hamza, et la scie (*mi'sār*) est ce avec quoi on scie: *wašr* est une variante de *'ašr*»). La double réalisation *mi'sār/mīšār*, auxquels correspondent les pluriels *ma'ašīr* et *mawāšīr*, permet de passer aussi bien de *'ašara* à *wašara* que de *wašara* à *'ašara*, sans pouvoir décider laquelle des deux variantes est première: réalisation et non-réalisation de ' coexistent à date ancienne dans le domaine arabe, avant que la première soit retenue comme le trait classique. En revanche, tout en considérant *našara* comme une variante de *'ašara* (*wa-našarahā luġa fī 'ašarahā*), *Lisān al-'Arab* (*ibidem*) n'indique pas, non plus qu'aux articles 'S-HR, et N-Š-R, quelle pourrait en être l'origine. On ne voit pas ce qu'il pourrait être sinon un I dérivé régressivement d'un VII \**'innašara* («être scié»), par assimilation du ' au *n* (i.e. < \**in'ašara*). Certes, Fleisch (1979: 311), renvoyant à Wright (1896: I, 65), signale que *infa'ala* ne peut pas être formé sur un verbe à 1<sup>re</sup> radicale ', mais un grammairien comme Raḍī al-dīn al-Astarābādī, m. 688/1289, (*Šarḥ al-Šāfiya*, I, 108–109) ne la cite pas parmi les radicales excluant cette formation. Et Wright lui-même signale que «In modern arabic such forms as *in'aḥaḍa*, *in'aṭara* [...], *inraḍḍa*, *innašara*, *inwaġada*, *inwalada* are of common occurrence»... Un VII *nnašar* («être scié») est enregistré dans le dictionnaire d'arabe oriental de Barthélémy (1935–1969: 827), mais le fait que *našara* se trouve déjà dans les dictionnaires arabes anciens montre que ce VII n'appartient pas au seul arabe «dialectal», mais bien à l'arabe «total».

## 5. Conclusion

D'élargissement en élargissement, la dérivation pivot apparaît ainsi comme un processus susceptible de rendre compte, non plus seulement de l'apparition ponctuelle de familles secondaires, mais encore de séries. A la condition toutefois de ne pas raisonner en termes abstraits de racine (consonantique) et de schèmes, mais de formes concrètes, en tenant compte qu'elles sont celles d'une langue plurielle et en contact avec d'autres langues et sans oublier, quand il s'agit de formes verbales, qu'elles ont une construction. Ainsi comprise, la dérivation pivot est évidemment un argument supplémentaire pour tous les linguistes arabisants et sémitisants, de plus en plus nombreux, qui ne s'accrochent pas ou plus d'une dérivation en ces langues comme simple «croisement» d'une racine et d'un schème.

## Bibliographie

### 1. Sources primaires

- Le Coran (al-Qur'ān)*, Traduction Régis Blachère. Paris: Maisonneuve et Larose, 1980.
- Ibn Manzūr, *Lisān al-'Arab* = Muḥammad b. Mukarram b. 'Alī b. Aḥmad al-Anṣārī al-Ifrīqī al-Miṣrī Ġamāl al-dīn Abū l-Faḍl Ibn Manzūr. *Lisān al-'Arab al-muḥīṭ*. Ed. par Yūsuf Ḥayyāt, 4 vols. Beyrouth: Dār Lisān al-'Arab. S.d.
- Raḍī l-dīn al-'Astarābādī, *Šarḥ al-Šāfiya* = Muḥammad b. al-Ḥasan Raḍī l-dīn al-'Astarābādī, *Šarḥ Šāfiyat ibn al-Ḥāğib*. Ed. Muḥammad Nūr al-Ḥasan, Muḥammad al-Zafzāf et Muḥammad Muḥyī l-dīn 'Abd al-Ḥamīd, 4 vols. Le Caire. 1358/1939. [Réimp. Beyrouth: Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1395/1975].
- Sībawayhi, *Kitāb* = Abū Bišr 'Amr b. 'Uṭmān b. Qanbar Sībawayhi, *al-Kitāb*. Ed. par 'Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, 5 vols. Le Caire, 1966–1977. [Réimp., Beyrouth: 'Ālam al-kutub, s.d.].
- Tafsīr al-Ġalālayni* = *Tafsīr al-'imāmayn al-ğalālayn* Ġalāl al-dīn al-Maḥallī et Ġalāl ad-dīn al-Suyūfī, Le Caire, Maktabat al-Ġumhūriyya al-'arabiyya. S.d.
- Zabīdī, *Tāğ al-'Arūs* = Muḥammad Murtaḍā al-Ḥusaynī al-Zabīdī, *Tāğ al-'Arūs min ġawāhir al-Qāmūs*, 30 vols. Koweït: Wizārat al-'i'lām, 1965–1998.

### 2. Sources secondaires

- 'Abd al-Bāqī, Muḥammad Fu'ād (1364H). *Al-Mu'ğam al-mufahras li-'alfāz al-Qur'ān al-karīm*. Le Caire: Dār al-kutub al-miṣriyya.
- Barthélémy, Adrien (1935–1969). *Dictionnaire arabe-français, dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Paris: Geuthner.
- Fleisch, Henri (1979). *Traité de philologie arabe, vol. II Pronoms, morphologie verbale, particules*. Beyrouth: Dar el-Machreq.
- Jeffery, Arthur (1938). *The Foreign Vocabulary of the Qur'ān*. Baroda: Oriental Institute.
- Guillaume Dye et Manfred Kropp (2011). «Le nom de Jésus ('Īsā) dans le Coran, et quelques autres noms bibliques: remarques sur l'onomastique coranique», dans Guillaume Dye et Fabien Nobilio (éds), *Figures bibliques en islam*, collection «Religion et altérité», p. 171–198. Bruxelles: EME.
- Hayek, Michel (1962). «L'origine des termes 'Īsā al-Masīḥ (Jésus-Christ) dans le Coran», *L'Orient syrien*, vol. VII, fasc. 1, 1<sup>er</sup> trim. 1962, p. 223–254 et p. 365–382.
- Huehnergard, John (2014). «Reanalysis and new roots: an Akkadian perspective», dans Lutz Edzard et John Huehnergard (eds) *Proceedings of the Oslo-Austin Workshop in Semitic Linguistics, Oslo May 23 and 24, 2013*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Kazimirski, A. de Biberstein (1846–1847). *Dictionnaire Arabe-Français*, 2 vols. Paris: Théophile Barrois.
- Kuryłowicz, Jerzy (1972). *Studies in Semitic Grammar and Metrics*. Wrocław, Varsovie, Cracovie et Gdańsk: Académie des sciences de Pologne.
- Lane, E.W. 1863–1874. *Maddu l-Ḳamoos. An Arabic-English Lexicon*, Parts 1–5 et Stanley Lane Poole (1877–1893), Parts 6–8 et Suppl. London.
- Larcher, Pierre (1999). «Vues “nouvelles” sur la dérivation lexicale en arabe classique», dans Lutz Edzard et Mohammad Nekroumi (eds) *Tradition and Innovation: Norm and Deviation in Arabic and Semitic Linguistics*, p. 103–123. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Larcher, Pierre (2008). «Qu'est-ce que l'arabe du Coran? Réflexions d'un linguiste», *Cahiers de linguistique de l'INALCO* n° 5, 2003–2005 (années de tomaison), *Linguistique arabe*, éd. Georgine Ayoub et Jérôme Lentin, p. 27–47.

- Larcher, Pierre (2012[2003]). *Le Système verbal de l'arabe classique*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Collection Manuels. Presses Universitaires de Provence: Aix-en-Provence [1<sup>re</sup> édition, Publications de l'Université de Provence: Aix-en-Provence].
- Larcher, Pierre (2012). «Un cas de tétatologie dérivationnelle en arabe? Le verbe *istakāna*», *Romano-Arabica New Series* n° 12, 55 Years of Arab Studies in Romania, p. 159–168.
- Larcher, Pierre (2013). «Un cas de dérivation “pivot” en arabe», *Arabica*, 60/1–2, p. 201–207.
- Madouni-La Peyre, Jihane 2003. *Dictionnaire algérien-français, Algérie de l'Ouest*, collection Langues du Monde. Paris: l'Asiathèque.
- Mez, A. (1906). “Über einige sekundäre Verba im Arabischen”, *Orientalische Studien Theodor Nöldeke zum siebzigsten Geburtstag (2. März 1906) gewidmet von Freunden und Schülern und in ihrem Auftrag herausgegeben von Carl Bezold*, Erster Band, p. 249–254. Giezszen: Tölpelmann.
- Nöldeke, Theodor (1897). *Zur Grammatik des klassischen Arabisch, Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Classe*, Band 45. Wien: Carl Gerold's Sohn.
- Reig, Daniel (1983). *As-Sabil. Dictionnaire arabe-français, français-arabe*, collection Saturne. Paris: Larousse.
- Robert, Paul (1973). *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: Société du nouveau Littré.
- The Comprehensive Aramaic Lexicon* [<http://call.cn.huc.edu>].
- Vollers, Karl (1906[1981]). *Volksprache und Schriftsprache im alten Arabien*, Strasburg [réimp. Amsterdam, APA-Oriental Press, 1981].
- Wehr, Hans (1976). *A Dictionary of Modern Written Arabic*, edited by J. Milton Cowan, Third edition. Ithaca: Spoken Languages Services.
- Wright, William (1896–98[1859–1862]). *A Grammar of the Arabic Language*. Translated from the German of Caspari and edited with numerous additions and corrections, 3<sup>e</sup> éd., 2 vols. Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Zaborski, Andrzej (1991). «Biconsonantal roots and triconsonantal root variation in Semitic: solutions and prospects», dans Alan S. Kaye (ed) *Semitic Studies in honor of Wolf Leslau. On the occasion of his eighty-fifth birthday*, vol. II, p. 1675–1703. Wiesbaden: Harrassowitz.